

**Zeitschrift:** La Croix-Rouge suisse  
**Herausgeber:** La Croix-Rouge suisse  
**Band:** 64 (1955)  
**Heft:** 1

**Artikel:** Des lits pour des enfants suisses  
**Autor:** Reinhard, Marguerite  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-682632>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 14.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Des lits pour des enfants suisses

Par MARGUERITE REINHARD

Des médecins, des sœurs visitantes, des assistantes sociales et des membres de nos sections ont attiré notre attention sur le fait qu'en Suisse aussi, et tout particulièrement dans les régions des Alpes, des enfants auraient besoin d'être aidés. Après avoir étudié le problème et pris contact avec les organisations s'occupant, chez nous, de l'aide à l'enfance, le Secours aux enfants de la Croix-Rouge suisse décida, le printemps dernier, d'organiser dans notre pays des

placées pour en juger, leurs fonctions leur permettent de connaître toutes les misères cachées de leurs districts et les besoins de leurs habitants. Et elles ne disposent la plupart du temps que de moyens infimes pour faire face à toutes les tâches qui sont les leurs. Cet appui de la Croix-Rouge suisse a donc remporté leur complète adhésion.

L'une d'entre elles nous écrivait:

Le besoin de lits est tel chez nous, comme d'ailleurs



Une petite famille toute joyeuse du lit reçu. La mère est restée veuve avec six enfants.  
(Photo A. T. P., Zurich.)

parrainages-lits analogues à ceux qui se sont révélés si utiles pour les enfants réfugiés. Un rapide succès a suivi cette entreprise. En avril déjà, 30 lits complets pouvaient être remis à des enfants du Valais et des Grisons. Une deuxième répartition de 100 lits à des familles d'agriculteurs dans les Alpes et à des familles nécessiteuses du Plateau put avoir lieu en octobre. Une troisième répartition de 100 lits fut faite en décembre. Au début de décembre, le nombre de parrainages souscrits avait dépassé 1400.

Les assistantes sociales dont nous avons pu connaître l'avis sont unanimes à approuver cette forme d'aide. Elles sont particulièrement bien

dans bien d'autres de nos vallées, que l'entreprise de la Croix-Rouge suisse répond à une nécessité pressante et permettra d'apporter une aide efficace.

Une autre notait:

Nos protégés doivent souvent se marier sans avoir le moindre trousseau. Les uns ont dû aider jusque-là leurs parents ou leurs cadets. D'autres n'ont pu, faute d'avoir eu le moyen de faire un apprentissage, obtenir que du travail mal payé de manœuvre. Lorsque les enfants naissent, il devient toujours plus difficile au ménage de se procurer le mobilier et la literie indispensables. Et trop souvent le chômage ou la maladie viennent engloutir les petites économies faites dans ce but. Tant que les enfants sont petits, le besoin de lits ne se fait pas trop sentir. Mais quand arrive l'âge de

l'école, et plus tard surtout, au moment de l'adolescence, il serait indispensable que chaque enfant pût dormir dans son propre lit. Il ne faut pas sous-estimer les dangers qui résultent, tant du point de vue de l'hygiène que de celui de la morale, du fait que les enfants dorment à plusieurs dans le même lit ou partagent celui de leurs parents.

C'est une assistante de la lutte contre la tuberculose, et dont le district est particulièrement étendu, qui nous écrit encore de nos nouveaux parrainages-lits:

Je suis profondément heureuse de cette forme particulière d'aide. Elle répond sans aucun doute, si je songe à ce que j'ai l'occasion de voir dans les montagnes, à une nécessité pressante. On ose à peine évoquer les conditions dans lesquelles dorment tant d'enfants. Frères et sœurs adolescents dormant dans le même lit, enfants déjà en âge d'aller à l'école et partageant encore le lit de leurs parents, d'autres dormant sur un sofa dans la chambre commune où, sans souci d'eux, l'on travaille, fume et discute jusque tard chaque nuit.

C'est toujours la même et triste histoire. En se mariant on a pu tout juste acheter le strict nécessaire pour les deux époux. Mais la famille s'agrandit rapidement — 8 à 12 enfants ne sont pas une rareté dans mon district — et le maigre revenu du père suffit à peine à assurer la nourriture et l'habillement des siens. Et il est chaque année plus impossible d'acheter des lits pour les enfants qui grandissent.

C'est pourquoi je suis persuadée que tous ceux qui s'occupent pratiquement de problèmes d'assistance sociale ont salué avec joie cette initiative si bienfaisante.

Relevons encore ce que nous dit une infirmière visiteuse travaillant auprès des tuberculeux dans l'Oberland bernois:

Nous vous devons une très grande reconnaissance pour votre aide si efficace. J'aurais voulu que vous pussiez voir la joie de mes protégés lorsque le lit de la Croix-Rouge a été placé et dressé dans leur chambre. J'ai toujours le cœur serré en devant constater la modicité des moyens avec lesquels tant de familles doivent arriver à vivre, et la façon dont elles se débrouillent sans jamais se plaindre ni réclamer. Le don d'un lit complet, c'est quelque chose de miraculeux pour elles. Que ce soit des personnes entièrement inconnues d'elles qui aient permis par leurs versements mensuels de dix francs de leur procurer ce lit qu'il leur eût été impossible, à elles, d'acheter jamais, cela leur semble extraordinaire, et cela leur donne du courage pour continuer à aller de l'avant dans une existence qui ne leur offre guère de joies.

### **Distribution au val Calanca**

Nous avons eu nous-même l'occasion de nous rendre récemment dans le val Calanca, dans les Grisons. Nous avons pu y assister à la distribution de lits de la Croix-Rouge à quatorze familles.

On gagne le val Calanca en partant de Bellinzona pour suivre la Moësa par Roveredo jusqu'à Grono, dans le Mysox grison. C'est de là que part, au nord, l'étroite route postale qui nous permet d'atteindre, près de 400 m plus haut, cette vallée. Le val Calanca est étroit et resserré, il s'étend du sud au nord entre de

hautes parois presque verticales de rochers. La route s'y élève en multiples lacets, elle passe par de nombreux petits hameaux pour s'arrêter à l'avant-dernier d'entre eux, et le dernier qui soit habité toute l'année, Rossa, à une altitude de 1100 m.

La population compte une forte proportion de femmes. Les conditions matérielles ont obligé beaucoup d'hommes à abandonner les tâches ancestrales — la culture et le bétail — pour adopter des métiers artisanaux ailleurs dans les Grisons. D'autres sont des saisonniers, qui quittent leurs hauts villages, chaque année, en mars, pour n'y revenir qu'à fin de novembre ou début de décembre. C'est aux femmes qu'incombe alors la rude tâche paysanne.

La propriété paysanne, dans le val Calanca, est non seulement petite — elle dépasse rarement trois hectares — mais encore morcelée en innombrables et minuscules parcelles. Il arrive qu'une paysanne ait à travailler cent ou deux cents parcelles minuscules différentes, qui constituent ensemble le bien familial. Aussi la culture, au val Calanca, prend-elle un aspect presque de jardinage. Ajoutons à cela que ces lopins cultivés sont répartis à toutes les altitudes, du fond de la vallée jusque haut sur la montagne, l'on comprendra que certains travaux saisonniers, comme les fenaisons, posent des difficultés sans nombre à ces femmes demeurées seules pour les assurer. Car c'est tout le foin, toute la paille, tout le bois, toutes les provisions, tout le matériel de construction parfois même, qu'il faut porter à dos pour le monter ou le redescendre.

La garde du bétail, qui reste souvent aux mayens jusqu'en décembre, pose encore d'autres problèmes, car la femme, elle, doit redescendre avec ses enfants en octobre déjà au village pour la rentrée des classes. Aussi, en plus de tous ses autres travaux ménagers ou paysans, la femme doit-elle encore trouver le temps de monter deux fois par jour à son haut mayen pour s'occuper des bêtes, traire les vaches, et redescendre les lourdes boilles au village. Et malgré ce travail épuisant, la famille ne saurait vivre sans l'appui financier du père travaillant dans la plaine et économisant tout ce qu'il peut de son petit salaire pour l'envoyer aux siens. Et même ainsi il est bien rare qu'ils puissent acheter tant d'objets ou de meubles qui seraient pourtant indispensables au ménage et aux enfants.

Le vieux médecin de Grono, le Dr Luban, récemment décédé après trente années de dévouement aux habitants de la vallée, et dont le fils continue aujourd'hui la belle tâche, écrivait à propos du travail des femmes dans le Calanca:

Il faut malheureusement signaler que les femmes de la vallée, par suite de l'émigration des hommes, doivent accomplir sans cesse de trop rudes travaux et transporter de trop lourdes charges. Du point de vue médical aussi, on doit tenir pour nuisibles ces excès

constants de dépense imposés à l'organisme féminin. C'est la principale raison du vieillissement précoce des femmes du Val.

Ajoutons à cela que les conditions financières sont souvent mauvaises, les terrains sont souvent grevés de lourdes hypothèques. La répartition même de la propriété est très particulière: une seule maison peut avoir jusqu'à vingt propriétaires; il arrive qu'un arbre ait un autre propriétaire que le terrain sur lequel il est planté. L'installation intérieure des maisons est très primitive dans la plupart des cas, parfois même plus que misérable. Le D<sup>r</sup> Luban décrit quelques-uns de ces intérieurs, tels qu'il les découvrirait lorsqu'il était appelé par exemple pour une naissance:

Que trouve le médecin? Une cabane de montagne, un lit boiteux, à peine de linge, des bougies ou, dans les meilleurs des cas, une lampe à pétrole. Souvent ni chaise ni table. Peut-être quelques sacs qui contiennent les produits des récoltes. Que de nuits j'ai passées dans un cadre semblable à attendre le mystère de la naissance!

...Le niveau de vie, dans le val Calanca, est de loin plus bas que celui que l'on trouve partout ailleurs en Suisse, que celui même des habitants des hautes vallées des Grisons. Le sol ne donne qu'un maigre rendement. Il suffit tout juste à élever des chèvres, une vache, deux au plus, et un cochon. Et c'est de cela que doivent vivre, dans ces cabanes de la montagne, jusqu'à trois générations ensemble d'êtres humains, au moins sept personnes entassées dans ces logis trop étroits.

Et pourtant, dans ces chalets noircis par la fumée, devant le feu qui brûle dans l'âtre, l'on trouve le plus cordial et le plus franc des accueils. La vraie charité, c'est celle qui vous attend dans cette maison. C'est encore le D<sup>r</sup> Luban qui l'écrit:

Les sentiments des habitants du val Calanca sont profondément humains, leur pensée les rattache partout à la nature. Leur sagesse instinctive prend sa source dans le trésor de leurs traditions ancestrales, elle en découle comme un ruisseau naît de la montagne. Il ne faut pas s'étonner de pouvoir tenir avec eux des conversations riches de philosophie et d'enseignement. Un vieillard du val possédait dans son étable la plus vieille vache de la vallée. Les voisins lui conseillaient de la vendre ou de l'abattre. Le vieillard leur répondit: « Cette vache m'a donné tout en suffisance, elle m'a offert du lait en abondance, qu'elle demeure maintenant en paix dans son étable. » Et c'est une vieille femme, qui vivait dans un vallon perdu à 1400 m d'altitude, sans presque aucun contact avec les autres hommes, qui m'a dit une fois dans son patois italien: « Il passato ben osservato, è il maestro del futuro » — « le passé bien observé, c'est le maître du futur ». D'où était venue, chez cette solitaire, l'inspiration d'une pensée si chargée de sens et d'histoire?

\*

C'est pour alléger un peu l'existence si difficile de tels gens et permettre à leurs enfants d'avoir des lits que nous avons entrepris nos parrainages de la Croix-Rouge suisse.

